

Critiques

Born on the Fourth of July *Qui va chercher Giselle à 3 h 45 ?* *le Royaume ou l'asile*

Anne Cloutier, Steeve Laprise and Julie Huguet

Volume 9, Number 4, June–August 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34202ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, A., Laprise, S. & Huguet, J. (1990). Review of [Critiques / *Born on the Fourth of July* / *Qui va chercher Giselle à 3 h 45 ?* / *le Royaume ou l'asile*]. *Ciné-Bulles*, 9(4), 52–54.

Born on the Fourth of July

35 mm / coul. / 135 min /
1989 / fic. / États-Unis

Réal. : Oliver Stone

Scén. : Oliver Stone et Ron Kovic (d'après son récit autobiographique)

Image : Robert Richardson

Son : Tod A. Maitland

Mus. : John Williams

Mont. : David Brenner

Prod. : A. Kitman Ho et Oliver Stone

Dist. : M.C.A.

Int. : Tom Cruise, Kyra Sedgwick, Raymond J. Barry, Jerry Levine, Frank Whaley, Willem Dafoe



Born on the Fourth of July

BORN ON THE FOURTH OF JULY

d'Oliver Stone

par Anne Cloutier

C'est au spectateur de télévision que s'adressent le récit et la caméra dans **Born on the Fourth of July**, le plus récent film d'Oliver Stone sur le Vietnam, ce fragment d'histoire *made in U.S.A.* risquant de bientôt remplacer le western dans la panoplie de récits populaires soulageant la bonne conscience politique américaine.

Pseudo-critique, **Born on the Fourth of July** met en branle une machine des plus douteuses, éliminant littéralement toute distance entre image et spectateur. Les plans-tête et les gros plans constants de Tom Cruise (admirable dans ce rôle) et des autres personnages, des scènes presque entièrement tournées en travellings longs et extrêmement rapides, les références à l'*american dream*, d'autant plus désirable que déchu, font de **Born on the Fourth of July** une grande pub nostalgique.

Il y a quelques années, Paul Virilio commentait la perte de spécificité des lieux représentés dans les images à la télévision, affirmant que cette indétermination s'était propagée au cinéma, affectant le type de références spatiales et culturelles fondant les récits. Il donne un exemple, **Full Metal Jacket**, où, une « image-lieu succédant aux lieux d'images », on se trouve dans l'impossibilité de donner un sens à la trajectoire des personnages dans l'espace, de donner un point de départ ou d'arrivée tant au récit qu'à leurs actions.

À la télévision américaine, particulièrement, on constate que les « lieux d'images » autour desquels tournaient des séries comme les **Beverly Hill Billies** et **The Streets of San Francisco**, où les personnages agissaient en accord avec un milieu social plus clairement défini, se sont progressivement banalisés jusqu'à ne devenir, dans plusieurs instances, qu'un endroit conçu selon les exigences de mise en scène des activités d'une seule famille ou d'un personnage dans un cadre extrêmement restreint. Ce changement s'est accompagné d'une glorification du sujet, dont les menues idiosyncrasies occupent maintenant l'espace entier de la fiction. Actuellement, plusieurs séries télévisées sont à priori des « feuilletons-personnes » (**Murphy Brown**, **Mancuso**, **Roseanne**, **Dear John**, **Dougie Howser**, **the Golden Girls**, entre autres) où chaque semaine des aspects tous plus délicats de la vie des personnages sont dévoilés. Aux

dilemmes du quotidien, des réponses faisant appel à l'expérience personnelle et toujours sagement apolitiques sont offertes. Ainsi, la situation fondant l'épisode, loin de poser des problèmes de conscience, comme cela arriverait souvent dans **Maude** il y a 20 ans, met en valeur la capacité du personnage de réagir de façon convenable à tous les événements. Le cadre institutionnel, les allégeances idéologiques régissant la valeur de ce qui « convient » sont systématiquement occultés : le sujet omniscient ne connaît aucune origine. Fils de la télévision, c'est d'elle qu'il tient son discours.

Ce héros télévision serait donc caractérisé par une nébuleuse capacité de se propulser d'un conflit à un autre, trouvant réponses et s'affirmant simultanément comme exemple moral. Il s'agit d'un parcours initiatique n'excluant pas la confusion mais l'intégrant plutôt aux modes d'apprentissage. Le récit de **Born on the Fourth of July** connaît ce type de déroulement, où les dénouements semblent au premier abord satisfaisants, mais sans que l'on sache pourquoi ou comment.

Le malaise relève peut-être d'un brouillage référentiel que Stone effectue à plusieurs niveaux. Entre événements : l'arrivée d'escouades anti-émeutes lors de manifestations contre le Vietnam soulève la même terreur que celle des Viet-Cong durant les batailles là-bas... ou que les Marines y décimant une famille paisible. Entre incarnations du bien et du mal dans ses propres films : Tom Berenger, dans **Platoon**, jouait le soldat méprisable et maintenant, le commandant de Marines modèle. Confusion entre destin et volonté du personnage : est-ce la douleur ou la connaissance qui amènent une « réforme » de Kovic ? Ou n'est-ce que son accomplissement d'une prophétie maternelle, déclarant durant la diffusion du discours inaugural de Kennedy qu'un jour « son fils s'adressera lui aussi à une foule et lui dira des choses importantes ». Fonte des images fictives et réelles : Tom Cruise et son étonnante ressemblance avec le vrai Ron Kovic ; Oliver Stone dans le bref rôle d'un journaliste de guerre.

On notera que le réalisateur tourne actuellement la vie de Jim Morrison, dieu maudit des **Doors** : cela suggère que **Midnight Express**, **Platoon** et **Born on the Fourth of July** ne représentent que les débuts de son hymne aux années 70 selon « l'expérience de vrais Américains ». Une mythologie que Stone transpose avec une telle propreté apparente au cinéma qu'on croirait voir une mise à jour des illustrations de Norman Rockwell. ■

QUI VA CHERCHER GISELLE À 3 H 45 ?

de Sylvie Groulx

par Steeve Laprise

Lorsque papa travaille sur appel et que maman enseigne de deux à cinq, qui va chercher la petite après l'école, à 3 h 45 ? Voici, de prime abord, un simple problème... horaire. Mais quand organisation, efficacité et ponctualité sont synonymes de productivité et se conjuguent au quotidien, la vie de famille en prend souvent un coup et les problèmes vont plus loin que l'horaire.

La documentariste Sylvie Groulx s'est intéressée à cinq femmes qui vivent le même problème : la difficile conciliation de la carrière et de la famille sans le sacrifice de leur qualité de vie. Elle présente une super-femme qui prend soin de sa famille le jour et travaille comme serveuse le soir. On assiste à une discussion entre deux journalistes ; la première, enceinte, refuse les modèles de femmes que la société lui impose, super-femme, épouse docile ou célibataire ambitieuse. La seconde, une féministe convaincue, a préféré s'accomplir sur le plan professionnel plutôt que d'avoir des enfants. Une autre femme, qui exerce le métier non traditionnel de chauffeur d'autobus, se demande si elle ne sera pas obligée de mettre son enfant en pension parce que son mari ne peut consacrer qu'une journée au bébé et qu'elle refuse de quitter son travail. Par ailleurs un couple séparé, dont on entend surtout l'homme, essaie d'ajuster horaires de travail, carrières et garde des enfants.

Pour les unes, les enfants sont la chose la plus importante au monde et donnent un sens à l'existence ; pour les autres ils sont le symbole de la domination de l'homme sur la femme. Pour tous, l'organisation de la société étant ce qu'elle est, les enfants représentent un problème insoluble, « un paquet de troubles » dont on ne pourrait cependant se passer.

Haussant d'un cran la discussion sur la condition féminine, **Qui va chercher Giselle à 3 h 45 ?** examine un problème de société qui nous concerne tous. On en arrive à une question fondamentale à laquelle il faut trouver une réponse, et le plus tôt possible : le Québec aime-t-il encore les bébés ? Sylvie Groulx, avec son art habituel de poser les bonnes questions, fait bien comprendre que la ré-



ponse n'est pas que politique. Nous tous devons la trouver. Faisant alterner discussions théoriques et regards sur la vie quotidienne et ses problèmes pratiques, ce moyen métrage de 57 minutes demande, en termes sans équivoque, si la vie de famille est utopique à l'aube de l'an 2000.

Le film de Sylvie Groulx est réalisé et monté sans surprise dans la plus pure tradition du documentaire social ; son plus grand intérêt tient dans le fait qu'il incite à la discussion et qu'il enrichit le discours actuel sur la famille. La documentariste nous oblige au triste constat que les discours ont changé mais pas notre mode de vie. On se demande s'il existe encore aujourd'hui des parents heureux et si demain il y aura encore des parents.

Réalisé dans le cadre du programme français *Regards de femmes* et produit par l'Office national du film **Qui va chercher Giselle à 3 h 45 ?** a remporté le prix André-Leroux (meilleur moyen métrage) aux huitièmes Rendez-vous du cinéma québécois. ■

Qui va chercher Giselle à 3 h 45 ?

Qui va chercher Giselle à 3 h 45 ?

16 mm / coul. / 57 min /
1989 / doc. / Québec

Réal. et scén. : Sylvie Groulx
Image : Nathalie Moliavko-Visotzky
Son : Philippe Scultéty, Jacques Drouin et Esther Auger
Mus. : Robert M. Lepage
Mont. : France Pilon
Prod. : Josée Beaudet - Office national du film
Dist. : Office national du film

Le Royaume ou l'asile

35 mm / coul. / 90 min /
1989 / fic. / Québec

Réal. et scén. : Jean Gagné et
Serge Gagné

Image : Michel La Veaux

Son : Esther Auger

Mus. : André Duchesne

Mont. : Jean Dumieuz

Prod. : Productions Quatre
Vins Neufs et Office national
du film

Dist. : Films du Crépuscule

Int. : Roger Léger, Jocelyn

Bérubé, Lou Babin, Luc

Proulx, Geneviève Rioux,

Marthe Turgeon, Claude

Gauthier, Paula de Vasconcelos

LE ROYAUME OU L'ASILE

de Jean Gagné et Serge Gagné

par Julie Huguet

Les cinéastes Jean et Serge Gagné qui, en 1987, s'étaient vus décerner la prime à la qualité de la Société générale des industries culturelles pour **la Couleur encerclée** nous reviennent avec leur tout dernier film **le Royaume ou l'asile**.

Véritable chronique des années 70, le film relate l'histoire d'un rebelle du Saguenay, Carol B., qui porte en lui les symptômes du marasme dans lequel une génération entière s'est perdue. Promesses d'enfance déçues, misère, haine du système et des petits

escrocs qui participent à sa consécration, révolte, bagne... Carol B. a joué la carte de l'action mais, c'est bien connu, le système n'aime pas qu'on déroge à ses lois. Les insoumis au coeur tendre, qui dénoncent l'injustice et la bêtise au prix de mille efforts, finissent toujours par se rompre la gueule.

Pourtant Carol B. va revivre à travers Johnny Dumieuz, un cinéaste qui l'a bien connu et qui l'avait, quelques années auparavant, choisi comme personnage principal d'un film resté inachevé. À l'aide de documents audiovisuels, de musique, de reportages, de témoignages, Dumieuz décide de mettre la touche finale à son projet. **L'Odysée Bum** sert de tremplin aux frères Gagné pour explorer, sur trois niveaux de narration, les dates marquantes de la vie de Carol B. : 1969, année de sa sortie de prison ; 1970, date où il part en voyage vers la Californie ; 1988, année de la reconstitution de sa vie par Dumieuz.

Le Royaume ou l'asile est un *road-movie* intérieur où tous les personnages cherchent à comprendre l'influence exercée sur leur vie par la présence de Carol B. Le montage, fait de coupes et de flash-back, ne marque pas assez clairement les rapports entre les trois époques qui composent le récit. Il en résulte une confusion face au personnage de Carol B. qui témoigne du refus des frères Gagné de révéler l'impact de cet homme sur son entourage. Le spectateur est ainsi confronté au morcellement méthodique de l'histoire dont le rythme est trop souvent entrecoupé par des collages qui se perdent en significations de toutes sortes. Les frères Gagné ont toujours prisé cette technique dont l'effet premier est de soutenir et d'illustrer, de façon très dense, le propos d'un film. Dans **le Royaume ou l'asile**, par exemple, les séquences de l'entrevue entre Carol B. et Marianne comportent des moments de grande intensité où les collages et la bande sonore rehaussent l'importance de la situation. Mais la surcharge d'un tel procédé fini par lasser le spectateur ; au lieu d'éclairer les sous-entendus de manière concrète, il ne fait que les alourdir.

Néanmoins, l'entreprise des frères Gagné demeure très intéressante et il faut voir **le Royaume ou l'asile**. Malgré une certaine faiblesse au niveau de sa structure dramatique, le film réussit à nous faire entrevoir le passé tumultueux d'un homme aux prises avec ses désillusions. Les frères Gagné ont été généreux à l'égard de leur personnage principal. Ils ont cherché à lui rendre toute sa dimension grâce à une direction photo éloquente et à une bande sonore qui est un véritable plaisir pour les sens. ■



Le Royaume ou l'asile